

pensée; elle est du parti de la miséricorde; elle supplie Dieu de patienter encore et lui rend grâces pour chaque jour de répit qu'il accorde au monde; elle prie pour le retardement de la fin et pour la durée de l'empire de Rome¹.

Mais, pour les uns comme pour les autres, ce second avènement, souhaité ou redouté, appelé ou éloigné, est une préoccupation fréquente, la méditation de bien des veilles, le rêve de bien des nuits. Leur immortalité leur est à chaque moment présente, le jugement de Dieu est l'entretien journalier de ces grandes âmes.

Cette pensée ressort de la littérature et de la poésie chrétienne des premiers siècles. Toute doctrine et toute société a sa partie imaginative. Quoi qu'on en puisse dire, les sens d'un côté, la raison de l'autre ne font pas tout l'homme; l'imagination a sa place entre deux, ne serait-ce qu'à titre de lien. Elle est aussi réelle et aussi nécessaire que l'un et l'autre. Le christianisme n'eut donc pas seulement ses écrits de controverse, ses travaux philosophiques et savants; il eut aussi sa littérature, il eut sa poésie, ses rêves, ses fantaisies, ses fictions. Seulement chez ce peuple de martyrs, la poésie ne pouvait célébrer que le martyr; chez ces âmes dégoûtées du monde, l'imagination ne savait s'éprendre que de l'infini. Le paganisme avait sa poésie et sa mythologie sur la terre et dans le passé; le christia-

¹ *Pro mora finis, pro statu sæculi.* V. Irénée, V, 50; Tertull., *Apol.*, 52, 59, *de Orat.*, 5. — V. aussi Lactance, *Div. Inst.*, VII, 15, 16, 25; Hieronym., *Proëm.*, in VIII *Ezech.* — *Ep. ad Augustin.*, 12; *ad Gaudent.*, 11; *ad Agerruch.*; in *Daniel*, VII, XI, XII, cités par Bossuet, *Préface de l'Apocalypse*, 22. Saint Jérôme disait: « Quid salvum si Roma perit? » Et Tertullien (*ad Scap.*, 2): « Deum precamur, ut imperatorem salvum velit cum romano imperio, quamdiu sæculum stabit, tamdiu enim stabit. » V. aussi Optat. de Milève, *contra Donatistas*, 41; Ang., *de Civ. Dei*, II, 44.

nisme eut sa poésie, je peux même dire sa mythologie, hors de la terre et dans l'avenir. La poésie païenne était l'amusement des voluptueux, la poésie chrétienne fut l'encouragement des martyrs. Cette vie en face du supplice, ce besoin de s'y préparer; cette immortalité promise; cet avènement du Christ, retardé selon les uns par la miséricorde, avancé par l'impatience des autres; la peine des persécuteurs et de Rome la grande persécutrice, la gloire des martyrs et de la nouvelle Jérusalem: voilà quelles pensées remplissaient les âmes et par suite ont rempli la poésie des chrétiens.

Nous rencontrons ici le livre qu'on peut appeler le grand inspireur de cette poésie. Lorsque saint Jean, exilé par Domitien et ruisselant encore de l'huile bouillante dans laquelle il a été plongé à Rome, est visité de l'esprit de Dieu dans l'île de Pathmos, que découvre-t-il dans le ciel? Il « voit sous l'autel ceux qui ont donné leur vie pour la parole divine et il entend leur cri: « Seigneur, qui « êtes saint et véritable, jusques à quand différerez-vous de « faire justice et de venger notre sang sur ceux qui habitent « la terre? » Et qu'est-ce que sa vision toute entière, sinon une sublime réponse aux martyrs qui demandent vengeance, aux persécutés qui demandent délivrance, aux Juifs qui demandent la restauration de Jérusalem, aux chrétiens impatients qui demandent à Dieu de se hâter?

Aux souffrants d'abord et aux proscrits: Oui, répond-il, Rome votre persécutrice sera punie. Cette Babylone, ennemie commune de la synagogue et de l'Église, cette « grande prostituée assise sur les grandes eaux, mère des abomina-

¹ *Apocal.*, VI, 9, 10.

tions et des fornications de la terre..., boira deux fois autant dans le même calice où elle a donné à boire aux saints. Elle sera brûlée par le feu, et les rois de la terre qui se sont corrompus avec elle, se tenant loin d'elle dans la crainte de ses tourments, s'écrieront : Malheur ! malheur !... Et les marchands de la terre qui s'enrichissaient avec elle s'éloigneront d'elle dans la crainte de ses tourments et diront : Malheur ! malheur !... Et tous ceux qui naviguent sur mer, ... s'arrêtant loin d'elle et voyant le lieu de son embrasement, s'écrieront : Quelle ville a jamais égalé cette grande ville !... » Ainsi sera traitée la ville « dans laquelle on a trouvé le sang des prophètes et des martyrs¹. » Et alors « on entendit dans le ciel comme le bruit d'une grande foule qui disait : « Alleluia ! salut, gloire et puissance à notre Dieu, parce que ses jugements sont véritables et justes, parce qu'il a condamné la grande prostituée... et qu'il a vengé le sang de ses serviteurs² ! »

Aux Juifs maintenant qui demandent si Jérusalem ne sera pas relevée, le prophète répond qu'elle le sera. Pour régner à la place de cette Babylone, pour servir de sanctuaire à la place de la première Jérusalem infidèle et profanée, il a vu descendre du ciel une Jérusalem nouvelle, parée comme l'est une épouse pour son époux, la grande et sainte cité placée sur une haute montagne, bâtie sur le jaspe et le saphir. Seulement cette Jérusalem ne sera pas comme l'ancienne, une cité terrestre ; elle sera sous un ciel nouveau et sur une terre nouvelle ; le soleil ni la lune ne l'éclaireront point parce que la gloire de Dieu suffira à l'éclairer. Elle n'aura pas de temple comme l'ancienne Jérusalem.

¹ *Apocal.*, xvii, 1 et s., xviii.

² *Ibid.*, xix.

salem, parce que le Seigneur lui-même et l'Agneau en sera le temple¹. Le Juif baptisé apprend ici à dépouiller ce qu'avait de trop terrestre son amour pour le temple et pour la loi.

Aux martyrs maintenant qui attendent leur récompense, ou à ceux qui hésiteraient devant le martyr, ou à ceux qui pleureraient encore un martyr bien-aimé, Jean annonce la consolation et la gloire. Il a vu « des trônes, et, assises sur ces trônes avec la puissance du juge, les âmes de ceux qui ont été frappés de la hache pour avoir témoigné (*διὰ τὴν μαρτυρίαν*) de Jésus... Ce sont ceux qui ont lavé leurs vêtements dans le sang de l'Agneau. Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux ; il n'y aura plus ni mort, ni cri, ni douleur ; Dieu demeurera avec eux, ils seront son peuple et Dieu avec eux sera leur Dieu². »

Et enfin, aux impatients, à ceux qui demandaient pourquoi le jugement se faisait ainsi attendre, saint Jean répond : Oui, « il faut que tout cela se fasse bientôt³. » Mais ce *bientôt* doit s'entendre selon Dieu et à la mesure de l'éternité. Car, selon l'homme et à la mesure du temps, la série d'événements qui se développe dans la révélation du Pathmos doit remplir des siècles entiers. Jean ne démentira donc pas la parole de Pierre. Aussi, à ce premier cri de justice et de vengeance qu'ont jeté les saints placés sous l'autel, est-il répondu par une exhortation à la patience et à l'attente. « On leur donna à chacun une robe, et il leur fut dit qu'ils attendissent en repos encore un peu de temps jusqu'à ce que fût accompli le nombre de ceux qui devaient servir Dieu comme eux, et le nombre de leurs frères qui

¹ *Apocal.*, xxi et xxii.

² *Ibid.*, xx, 4 ; xxi, 54.

³ *Ibid.*, i, 2, 3 ; xxi, 10.

devaient comme eux souffrir la mort¹. » C'est toujours ici la pensée de saint Pierre, l'agonie du monde prolongée afin qu'elle enfante de nouveaux élus.

Oui, ce livre est bien le poème d'un peuple de martyrs; c'est appuyés sur de telles espérances et armés de telles menaces qu'on affrontait les bourreaux et qu'on épouvantait les persécuteurs. Aussi l'Apocalypse est-elle devenue le livre type de la poésie chrétienne du premier siècle. Cette grande prophétie, qui d'âge en âge et jusqu'au jour où elle sera pleinement accomplie, sera l'aliment, le rêve, parfois même, grâce à de diverses et étranges interprétations, la chimère de tant d'imaginations chrétiennes, cette prophétie a eu, dès le premier jour, des interprètes, des commentateurs, des imitateurs en abondance.

On le pense bien : dans cette littérature que je peux appeler apocalyptique, se retrouve la divergence que nous avons remarquée entre les miséricordieux et les impatientes, entre les Romains et les Juifs. Hermas, par exemple, dont j'ai déjà signalé les poétiques visions, Hermas qui appartient à l'Église de Rome, nous représente la pensée de la miséricorde. A ses yeux, la catastrophe du dernier jour est moins encore le châtimeut des tyrans que l'épreuve destinée à compléter la gloire des saints. La persécution imminente lui apparaît sous la forme d'un dragon monstrueux qui de loin l'épouvante, mais qui ensuite, terrassé par la prière, passe auprès de lui, sans lui nuire, se roulant à terre et léchant la poussière à ses pieds. La tête du dragon est couleur de feu pour marquer le châtimeut du siècle, dorée pour marquer l'épreuve des saints dans le creuset de la persécution, blanche pour marquer la gloire imma-

¹ *Apocal.*, vi, 11.

culée de leur triomphe¹. Et lorsqu'en face de la tour qui figure l'Église, Hermas demande si elle ne sera pas bientôt achevée, et si la consommation ne doit pas venir : « Homme insensé, lui est-il répondu, ne vois-tu pas que la tour se bâtit encore ? Ne m'interroge donc pas davantage ; qu'à toi et tous les saints suffise cet avertissement, et (ce qui doit en être le fruit) le renouvellement de vos esprits². »

Mais ce mystère de la miséricorde divine ne saurait convenir à l'impatience de quelques chrétiens et au patriotisme irrité de quelques Israélites. Dans la littérature dont nous parlons, c'est le sentiment de ceux-ci qui domine. Les poètes du dernier jour devaient être ceux qui l'appelaient de leurs vœux, plutôt que ceux qui le retardaient par leurs prières. La littérature apocalyptique a dû être surtout l'œuvre des chrétiens impatientes et des Juifs irrités.

Ainsi, au même temps où parle Hermas, un autre chrétien, mais un chrétien juif d'origine, laisse-t-il tout autrement échapper l'expression de sa colère. Sous Trajan, au milieu des désastres du peuple juif, ce chrétien israélite emprunte le personnage vénéré d'Esdras et le langage des prophètes. Jérusalem est détruite, son peuple est captif depuis trente ans. Esdras est exilé dans Babylone (Rome ?) ; couché sur son lit, les pensées débordent de son cœur ; en comparant à la solitude de Sion les multitudes qui habitent Babylone, il ose demander au Seigneur de peser les iniquités

¹ *Visio*, IV. Voy. encore, sur le triomphe des martyrs et des confesseurs, *Visio*, II, 4; III, 1, 2; *Similit.*, VIII, 5.

² *Visio*, III, 8 (texte donné par Dressel, *Opp. patr. Apost.*). Dans le livre des *Similitudes*, on lit de même (X, 4, in fine) : « Faites donc de bonnes œuvres, vous tous qui avez reçu les dons du Seigneur, de peur que, si vous tardez la construction de la tour ne s'achève; car c'est à cause de vous que sou édification a été interrompue. Si vous ne vous hâtez de faire le bien, la tour s'achèvera et vous en serez exclus. »

de Sion et les iniquités de Babylone, et, si Jérusalem est la moins coupable, de ne pas la livrer à la tyrannie de son ennemie. L'ange Uriel lui répond : « Tu veux connaître les voies de Dieu. Pèse donc le feu, mesure le vent, ou rappelle le jour qui est passé... Et si tu ne peux le faire, si tu ne peux connaître les éléments qui vivent autour de toi, comment le vase fragile de ton intelligence pourra-t-il connaître les voies du Très-Haut? » Mais cependant, après qu'Esdras a jeûné sept jours dans les hurlements et dans les larmes, il arrive à connaître que « ce siècle a hâte de finir. » Cet aigle, qui déjà dans les visions de Daniel figurait le quatrième et dernier empire de l'antiquité, cet aigle dont les ailes couvrent toute la terre... a comblé la mesure de ses crimes; il va disparaître, afin que toute la terre délivrée de sa violence soit enfin rafraîchie et espère en la justice de la miséricorde de celui qui l'a créée¹. »

Mais surtout, ces tendances diverses et principalement ces tendances dans le sens du ressentiment juïaïque se font remarquer dans la collection de ces fragments poétiques

¹ Voy. les chap. III, IV, XI du prétendu quatrième livre d'*Esdras*. — Le livre ainsi désigné est ajouté comme apocryphe dans la plupart des éditions de l'Ancien Testament. Il est évidemment l'ouvrage d'un Juif converti au christianisme, mais d'une orthodoxie assez incomplète. Il a probablement été écrit en hébreu ou en syriaque; mais il ne nous en reste qu'une version latine (plus une version éthiopienne qui a été publiée à Londres en 1820). Cette double version prouve que ce livre a eu une certaine popularité parmi les chrétiens. Saint Irénée (III, 25). Clément d'Alexandrie, *Strom.*, I, 25, Tertull., *de Cultu feminar.*, I, 5, paraissent y faire allusion.

Cet écrit, ou la vision d'Esdras qu'il raconte, est daté de la trentième année de la Captivité. Nous pouvons donc, avec une grande probabilité, fixer sa date véritable à la trentième année après la destruction du temple, c'est-à-dire à l'an 100 de l'ère vulgaire, sous Trajan.

L'origine juïaïque de l'auteur est prouvée par les hébraïsmes du style, l'imitation du langage des prophètes, et des traces d'idées rabbiniques. Ainsi le récit de la création; Hénoch et Léviathan (VI, 59, 52). (La mer-ne

que l'antiquité chrétienne a réunis et a tant de fois cités sous le nom d'oracles sibyllins. Quelle est l'origine de ces écrits? quelle en est la pensée?

D'abord, quant à leur origine, il n'est pas douteux que l'esprit de fiction juïaïque a ici la grande part. Les Juifs étaient coutumiers de telles suppositions; les Juifs d'Alexandrie surtout ne s'étaient pas fait faute de mettre les lettres helléniques au service de la religion du vrai Dieu. Non-seulement ils avaient traduit la Bible; non-seulement ils avaient, comme Philon, tenté de concilier l'un avec l'autre Moïse et Platon, et d'amener le monde grec à la religion par la philosophie; mais encore ils avaient répandu, sous les noms mythologiques d'Orphée, de Linus, de Musée, des vers d'un hellénisme parfait et souvent d'une grande beauté, où était exprimée la foi au Dieu un et la détestation de l'idolâtrie¹. Enfin, dans les derniers siècles avant Jésus-Christ, ces siècles d'attente et qui avaient soif de prophéties, ils avaient fait parler les sibyllins. La vierge de Cumès et celle de Chaldée avaient annoncé la délivrance prochaine du peuple d'Israël, la punition de ses persécuteurs, le rétablissement de son empire². Ces Juifs eussent aimé à se persuader et à persuader à la Grèce qu'elle avait toujours connu et honoré le vrai Dieu, et qu'un pas seulement la séparait de la synagogue.

formerait que la septième partie du globe.); l'idée rabbinique d'une doctrine secrète révélée à Moïse et transmise par lui à des disciples choisis. (XIV, 6, 26.) Son christianisme est prouvé par un grand nombre de reminiscences évangéliques. I, 50, 52. II, 15, 27. Fin de la loi juïaïque, IV, 25. Vocation des gentils, I, 24, 52, 40.

¹ V. les vers orphiques cités par saint Justin, *Cohortat.*, 15; de *Monarchia*, 2; Clém. Alex., *Protrept.*, 7, § 14; *Stromat.*, V, 12.

² V. le livre III des *Oracles sibyllins*, contemporain, selon M. Alexandre de Ptolémée Philométor et des Machabées.